

Explorer

VOUS N'AUREZ
PAS NOTRE
HAINE



Les victimes des attentats
du 13 novembre 2015 auraient
pu se consumer dans un désir
de vengeance. Certaines d'entre elles,
pourtant, ont emprunté les chemins
de l'écriture, de l'engagement
ou de la réinvention de soi. Preuve
que l'on peut, malgré des souffrances
à perpétuité, reprendre la main
sur son histoire. Rencontre avec
des rescapés de la haine.

Marie Boëton

POURQUOI NOUS L'AVONS FAIT

Un procès-fleuve. À partir du 8 septembre, et pendant neuf mois, seront jugés une vingtaine d'individus suspects d'être impliqués dans les attentats du 13 novembre 2015. On y entendra accusés, parties civiles et avocats. En marge des audiences, on devrait aussi entendre une classe politique désireuse, à un an de la présidentielle, de se positionner sur le thème ultrasensible de la sécurité. Dans ce bruit médiatique, nous voulions donner la parole aux victimes qui, comme Antoine Leiris, martèlent depuis cinq ans : « *Vous n'aurez pas ma haine.* » Pourquoi ces victimes-là ? Loin de nous de penser qu'il y ait deux camps : d'un côté, les « bonnes » victimes, capables d'une élégance morale hors norme, et, de l'autre, les « mauvaises » qui s'abîmeraient, elles, dans le ressentiment. Non, bien sûr. Et comme le dit très justement dans nos pages un endeuillé du Bataclan : « *On n'a pas à s'excuser d'avoir la haine.* » Pourquoi alors interroger les victimes refusant de s'emmurer dans ce sentiment ? Pour deux raisons. Pour ce dont elles témoignent d'abord : on peut, même après le pire, s'extraire du dédale de la colère et transcender – sans la nier – la douleur. Ensuite, parce qu'il y a en elles quelque chose qui tient de la boussole. Elles font figure de digue lorsqu'on serait tenté, par moments, de céder aux amalgames et aux raccourcis. À leur façon, elles redressent – un peu – le monde.

Marie Boëton



BRUNO LEVY



reize novembre 2015, une nuit à l'arrière-goût de ténèbres. Après le Stade de France et les terrasses parisiennes, les djihadistes visent le Bataclan. Dans la salle de concert, les balles fusent autour de Jean Camille. Soudain, une rafale en plein dos. Touché. On l'imagine ballotté entre panique, douleur et sidération. À tort. « *J'étais surtout hyperconcentré. Totalement focalisé sur le fait de rester vivant, rien d'autre.* » Enfin si, parfois, il revoit sa vie défiler sous ses yeux : « *Cette proximité imminente de la mort... Ça, c'est quand même un petit voyage.* » Un euphémisme aux contours presque poétiques pour dire le plus intime des abîmes. Son 13 novembre à lui, c'est cela : une nuit de fracas en même temps qu'une nuit intérieure.

Cinq ans plus tard, « *ça va, il y a eu des coups de moins bien, mais ça va* ». Exit le projet de start-up pour lequel il s'était tant investi. À la fin de 2015, il était en pleine levée de fonds, et, après l'attentat, les investisseurs se sont dits « désolés », mais n'ont plus jamais donné de nouvelles. « *Ce ne sont*



LAURENCE GEA/SIPA



EMMANUELLE THERCELIN/DIVERGENCE

À gauche, la police vient d'arriver devant la salle du Bataclan, le soir du 13 novembre 2015. Les terroristes ont ouvert le feu à l'intérieur. À droite, des milliers de fleurs et de bougies sont déposées dans les rues de Paris pour rendre hommage aux victimes des attentats.

pas des philanthropes ! Après, ce n'est pas leur boulot non plus... », lâche-t-il, mi-caustique, mi-fataliste. « De toute façon, croire qu'on peut reprendre sa vie d'avant, c'est utopique. » Ce soir-là, il le sait, son existence a obliqué.

Depuis, il lui arrive par moments d'être submergé par une insondable angoisse. *« Il faut se faire à l'idée qu'on ne peut pas tout le temps être dans la maîtrise. »* Pas simple pour ce cartésien assumé. D'autres plaques tectoniques ont bougé : *« J'ai moins peur de mourir aussi. Je suis devenu plus distant face aux événements. Plus résigné, peut-être. »* La même personne donc, mais profondément reconfigurée. En jargon psy, on appelle cela « faire le deuil de soi ».

De la haine envers les djihadistes ? Le trentenaire assure n'en avoir jamais éprouvé. Il tempère d'emblée, toutefois : *« Je dis ça... mais je ne suis pas en fauteuil roulant non plus. »* Il n'empêche, il se refuse aux amalgames. *« Les types du 13 novembre, ce n'est pas l'islam mais une bande de fous furieux. »* ●●●

REPÈRES

UN PROCÈS HORS NORME

Le procès des attentats du 13 novembre 2015, qui ont fait 131 morts et plus de 350 blessés, s'ouvre mercredi prochain. Sur le banc des prévenus : vingt accusés, dont Salah Abdeslam, seul survivant des commandos terroristes. Terrorisme oblige, tous seront jugés par une cour d'assises composée exclusivement de magistrats. Les audiences devraient durer neuf mois et le verdict est attendu le 25 mai 2022. Le procès sera retransmis en direct et en simultané dans 15 salles d'audience. Et ce, afin que les débats puissent être suivis par les 1 800 parties civiles et les 300 avocats. Considéré comme historique, ce procès sera intégralement filmé pour la constitution d'archives audiovisuelles.



O. TOUSSAINT POUR LA CROIX L'HEBDO

« On est des catalyseurs de solidarité, c'est la meilleure réponse à la barbarie. Mathias et Marie étaient des gamins tolérants, curieux ; on voulait financer des projets qui leur ressemblent. »

Jean-François Dymarski (à droite) et Maurice Lausch (à gauche) sont les pères de Mathias et Marie, un couple tué au Bataclan. Ensemble, ils ont fondé une association qui porte leurs noms.

●●● Après l'attentat, ses convictions humanistes auraient pu vaciller, s'essouffler un peu. Elles n'ont pas bougé d'un iota. Jean Camille est et reste opposé à la peine de mort et, plus largement, à toute forme de manichéisme : « *Ce qui m'importe surtout, c'est que l'on arrive à expliquer comment des jeunes qui ont vécu ici, qui ont fréquenté nos écoles, en soient arrivés à ça. Posons-nous les questions de fond. Le reste, les polémiques faciles, tout ça, pfff...* » C'est dit posément, à mille lieues du ton – parfois insolent de certitude – des donneurs de leçons. Il s'arrête une seconde, comme pour faire le tour de lui-même et ajoute : « *J'ai toujours pensé ainsi. Je n'ai pas changé.* » On peut faire le

deuil de soi, mais pas de ses convictions. Se transformer sans se trahir.

Sans surprise, il dit « *adhérer complètement* » à la déclaration d'Antoine Leiris : « *Vous n'aurez pas ma haine.* » Ce dernier, venant d'apprendre la mort de son épouse au Bataclan, avait posté ces mots sur Facebook : « *Vendredi soir, vous avez volé la vie d'un être d'exception, l'amour de ma vie, la mère de mon fils mais vous n'aurez pas ma haine. (...) Vous voulez que j'aie peur, que je regarde mes concitoyens d'un œil méfiant, que je sacrifie ma liberté pour la sécurité. Perdu. (...) Je n'ai d'ailleurs pas plus de temps à vous consacrer, je dois rejoindre Melvil, qui se réveille de sa sieste. Il a 17 mois à peine (...) et, toute sa vie, ce petit garçon vous fera l'affront d'être heureux et libre. Car non, vous n'aurez pas sa haine non plus.* »

Le pays émergeait groggy après une nuit d'effroi, les Français vivaient leurs premières heures sous état d'urgence, et un jeune veuf affirmait que non, une poignée de djihadistes n'allait pas défigurer l'avenir. Ses mots résonnaient comme un défi. Un défi pas simple à relever tous les jours d'ailleurs, comme Antoine Leiris lui-même le concédait quelques années plus tard dans nos colonnes : « *Je ne suis pas un être de sang-froid. Il m'arrive de voyager dans les limbes de mes émotions et, parfois, de m'y perdre un peu. Mais je ne m'y arrête pas.* »

Entretenir la mémoire

Comme lui, d'autres victimes ont refusé le piège tendu par les terroristes : celui d'être assigné à la vengeance. Blessés ou endeuillés, ils refusent de verser dans la haine, persuadés qu'elle consume la victime sans jamais atteindre ses bourreaux. Convaincus aussi qu'y céder revient, in fine, à se priver soi-même d'avenir.

Jean-François Dymarski est de ceux-là. « *Si on laisse de la place à la haine, on n'est plus que dans la souffrance* », balaie-t-il, la voix étranglée. Depuis qu'il a perdu son fils unique, Mathias (22 ans), la souffrance est là, inguérissable. Mais elle n'est pas seule à occuper son esprit ; il y a aussi l'association. « *C'est ce qui nous permet d'avancer. Sinon, on tomberait. C'est beaucoup de boulot, c'est sûr, mais ça nous permet de moins penser* », dit-il, évoquant la structure créée en 2016 avec les parents de Marie, la compagne de Mathias, décédée elle aussi. Fille unique, là encore.

Soutenue par les amis du jeune couple, l'association Mathias et Marie – qui vit de dons et compte une soixantaine de bénévoles – distribue des bourses d'études et soutient plusieurs projets artistiques et humanitaires. « *On est des catalyseurs de solidarité, c'est la meilleure réponse à la barbarie*, assure Jean-François Dymarski. *Mathias et Marie étaient des gamins ouverts, tolérants, curieux ; on voulait financer des projets qui leur ressemblent.* » Une manière d'entretenir leur mémoire, de les voir mourir un peu moins. « *Je fais tout ça, aussi, pour que Mathias soit fier de moi. Je suis croyant sans plus, mais peut-être qu'il me voit d'où il est...* »

À ses mots, sa voix dévisse. « *Perdre un enfant, on ne peut pas s'y faire, vous savez* », sanglote-t-il. Quelques secondes suffisent à saboter une vie ; la sienne s'est écroulée le 13 novembre 2015. « *Depuis, avec ma femme, on est comme des funambules.* » Et s'ils sont arrivés jusque-là sans tomber, c'est « *grâce à l'association* », répète-t-il. Et grâce à elle, encore, qu'ils restent étrangers à la haine. « *Ceux qui en éprouvent sont sans doute très seuls. Nous, on a la chance d'être entourés. Les jeunes qu'on aide donnent des nouvelles ; on suit leurs avancées sur Facebook, ça aide à tenir.* »

Agir pour « redevenir sujet »

Pas une once de haine non plus chez Aurélia Gilbert, « *mais de la colère, ça oui* ». Le soir de l'attentat, elle a pu se réfugier dans une cage d'escalier du Bataclan, mais lors de l'évacuation il lui a fallu traverser la salle de concert... autant dire arpenter le chaos. « *De vraies images de guerre* », soupire-t-elle. Mais elle résiste, et depuis le début, aux assauts du ressentiment. « *Avoir de la haine pour les terroristes, ce serait leur accorder ce qu'ils voulaient : être le cœur de mon histoire. Ils en font partie, okay, mais ils ne la dirigent pas* », lâche-t-elle, ne cédant pas un pouce de son territoire intérieur.

Depuis cinq ans, Aurélia Gilbert est de toutes les initiatives. Elle a participé à la création de l'association 13onze15 Fraternité-vérité, « *aider d'autres victimes m'a décentrée* ». Elle s'est aussi portée volontaire pour être suivie pendant dix ans par une équipe de neurobiologistes, « *histoire de comprendre comment fonctionne le traumatisme* ». Une façon, à chaque fois, de reprendre la main : « *Les terroristes nous ont déshumanisés, ils nous ont ravalés au rang d'objet, et je pense que, au fond, je voulais redevenir sujet.* » Dans sa lancée, elle s'est documentée sur Daech et plaide pour le rapatriement des enfants de djihadistes. « *C'est une évidence sur le plan humanitaire – ces enfants ne sont coupables de rien –, mais aussi sur le plan sécuritaire. Après vingt ans dans les camps, ils constitueront une potentielle menace pour la France.* »

Qu'une victime de djihadistes tienne un tel discours a surpris. Qu'on ne s'y trompe pas toutefois, si elle force l'admiration de certains, elle en ulcère d'autres. Aurélia Gilbert essuie d'ailleurs régulièrement des menaces sur les réseaux sociaux. Pas de quoi l'ébranler pour autant. Tête haute devant les bourrasques, elle renchérit : « *Je refuse qu'on instrumentalise la souffrance des victimes pour justifier tout et n'importe quoi politiquement.* » C'est dit.

Des profils comme le sien sont rares ; tout le monde n'a pas cette capacité à faire fi du pire au moment même où il vous tombe dessus. « *La plupart des victimes ne sont que douleur. Douleur à l'état brut. Même cinq ans après, résilience zéro* », cingle Jean Reinhart, l'avocat d'une centaine de parties civiles. C'est formulé sur un ton plein de blessures ; lui-même a perdu son neveu au Bataclan. À l'entendre, l'attentat continuerait, aujourd'hui encore, à faire des victimes. « *Depuis novembre 2015, on dénombre neuf décès parmi les blessés ou les endeuillés*



K. PETIT POUR LA CROIX L'HEBDO

« Avoir de la haine pour les terroristes, ce serait leur accorder ce qu'ils voulaient : être le cœur de mon histoire. Ils en font partie, mais ils ne la dirigent pas. »

des attentats de novembre. Des cancers, le plus souvent. Mourir de chagrin, vous savez, ce ne sont pas de vains mots. » Nombre de rescapés, d'ailleurs, disent vivre avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête. « *On a survécu au 13 novembre mais on ne sait pas, à terme, si le 13 novembre ne nous tuera pas* », murmurent même certains.

Des fantômes à désarmer

Fred Dewilde, lui, en est sorti vivant. « *J'y ai quand même laissé une part de moi-même* », nuance-t-il. Ce soir-là, il a basculé dans une autre vie. « *Le plus dur, ensuite, c'est de se réinventer.* » Que faire de soi-même ensuite ? Il cherche encore, même s'il a quelques certitudes en réserve. À commencer ●●●

Rescapée de la fusillade du Bataclan, Aurélia Gilbert est sur tous les fronts : aide aux victimes, participation à une étude menée sur les effets à long terme du traumatisme et prise de parole sur des questions politiques.



J. BALAGUE POUR LA CROIX L'HEBDO

« Je ne me suis pas dit que j'étais en train d'aider quelqu'un au péril de ma vie. Non, ça ne se passe pas comme ça, c'est beaucoup plus instinctif. »

Victime de l'attentat du Bataclan, Fred Dewilde est auteur de bandes dessinées. De cette nuit d'effroi sont nés deux ouvrages salués par la critique.

●●● par celle d'être dénué de haine : « *Je ne vais certainement pas engendrer ce qui m'a mis dans cet état-là.* » Depuis l'attentat, l'insouciance a déserté sa vie. « *J'ai le sentiment d'avoir une charge mentale permanente. Le Bataclan, même cinq ans après, je compte les moments où je n'y pense pas.* » Aujourd'hui encore, le quinquagénaire a du mal à se concentrer, dort en pointillé, évite la foule. Perclus de stress post-traumatique, il semble essoré par la vie. « *Ne pas avoir la haine, ça ne veut pas dire être en paix* », lâche-t-il, façon vieux sage. S'il est une chose avec laquelle il est en paix, c'est sa réaction lors de l'attentat. Ce soir-là, dès les premières rafales, il fonce vers la sortie... mais s'arrête en chemin pour aider « *une gosse bles-*

sée au bassin ». Le temps de la relever, il est déjà trop tard : les balles fauchent ceux qui sont encore debout. Impossible d'atteindre la sortie. Le piège se referme sur Fred et sa protégée. On salue son geste mais il coupe court : « *Je ne me suis pas dit que j'étais en train d'aider quelqu'un au péril de ma vie. Non, ça ne se passe pas comme ça, c'est beaucoup plus instinctif.* » Soit. Se découvrir ce genre d'instinct réconforte tout de même ? « *C'est sûr. Au moins, je n'ai pas à vivre avec l'idée que j'ai marché sur les autres pour survivre.* »

Que s'est-il passé ensuite ? Pris par le temps, les deux otages s'allongent au sol et « font » les morts. Autour d'eux, les terroristes font un carnage. « *Tous les deux, on avait le sentiment de s'être créé une bulle d'humanité, c'est comme si un fil de vie nous reliait. Être là l'un pour l'autre, c'était énorme, ça signifiait aussi : "On n'est pas ces monstres-là."* »

Des bulles d'humanité comme celle-ci – mélange d'altruisme et de gestes réflexes –, il y en eut beaucoup ce soir-là. On pense par exemple à Didi, l'agent de sécurité du Bataclan qui, voyant surgir les terroristes, choisit de ne pas désertir mais s'engouffra dans la salle de spectacle pour guider le public vers les sorties de secours. On pense aussi à cette poignée de spectateurs qui, tentant de s'évader par le faux plafond des toilettes du Bataclan, se trouve freinée par Émilie. Celle-ci peine à s'y faufiler et ralentit le petit groupe. Dans la panique, certains auraient pu s'impatisser, lui passer devant, l'abandonner à son sort. Mais non, ils refusent de la laisser en plan, l'encouragent et prennent le temps de l'aider. Avec succès. Autant de héros très discrets...

Les scènes de cette nuit d'effroi, Fred Dewilde les dessine depuis cinq ans, « *ça (lui) permet de les mettre à distance* ». La mort y est omniprésente, mais, à l'entendre, cela l'aide à désarmer ses fantômes. Une expérience cathartique assurément, mais pas seulement. Il en a tiré deux BD bouleversantes, saluées par la critique (1).

Quand la vie insiste

Comme lui, Aurélie Silvestre s'est frayé un chemin par l'écriture. Un an après l'attentat, elle a publié un petit opus saisissant, *Nos 14 novembre* (2). Dans ces lignes, ni haine ni ressentiment. Juste une femme qui tente de refaire famille après le Bataclan. « *Je ne ressens pas de colère, j'ai trop à faire avec la perte de mon amour. Attention, je ne juge personne. Je fais juste comme je peux, avec ce que je suis* », écrit-elle. Son aîné avait cinq ans, et elle-même était enceinte de cinq mois quand son compagnon, Matthieu Giroud, a été tué au concert des Eagles of Death Metal. S'est-il vu mourir ? Son dernier texto à Aurélie – envoyé quelques secondes avant les premières rafales – est en tout cas un concentré de vie et d'insouciance : « *Ça, c'est du rock-and-roll.* »

Dans l'ouvrage de sa compagne, point de lamentos ni d'envolées lyriques. D'où, sans doute, ce ton si juste. « *Quand on me demande comment on fait pour se reconstruire après une chose pareille, je*

réponds : « On ne se reconstruit pas, on continue, c'est tout. » Au quotidien, elle raconte comment elle redouble d'énergie pour prouver à Gary, son aîné, « que tout ne s'est pas écroulé, que l'autre pilier est là, aussi solide que possible ». Certains jours, c'est évident. D'autres, c'est surhumain. « Je racle tout ce qu'il me reste de courage », confie-t-elle alors. Et puis, quatre mois après la mort de Matthieu, Thelma est née. Comme si, après la perte et la désolation, la vie insistait. Au fil des pages, l'apocalypse intime se meut en force souterraine, jusqu'à cette promesse d'Aurélië à son homme : « Ne t'inquiète pas je suis forte de notre amour fou, je vais assurer, je vais prendre le relais, je te jure que nous serons heureux. » On referme l'ouvrage sans voix, bluffé par cette mère courage et tous ses combats livrés sur les hauts plateaux de la dignité. On pense aussi à la trentaine d'enfants qui, lors de cet attentat, ont perdu un de leurs parents, et à tous ces veufs qui, par amour pour leurs gamins, s'empêchent de démissionner de la vie.

Une mue intérieure

Arthur Dénouveaux les côtoie tous en tant que président de l'association Life for Paris. S'engager s'est rapidement imposé à lui après l'attentat. « Toutes les scènes de guerre de ce soir-là, toutes ces images horribles étaient là, en moi... J'étais coincé avec. À partir de là, je me suis dit autant faire quelque chose de tout ça », explique le trentenaire. « La colère ? J'en ai éprouvé, bien sûr, mais le fait de venir en aide aux autres l'a en partie dissipée. » Le Bataclan n'est d'ailleurs plus seulement un traumatisme pour lui, c'est aussi le début d'une mue intérieure.

« J'avais eu, jusque-là, une vie assez facile, tout était simple. J'avais même, j'avoue, un peu de dédain pour tout ce qui était psy ou spirituel », confie-t-il. L'attentat a tout chamboulé. « À partir de là, j'ai osé aller au tréfonds de moi-même. » Spécialiste à l'époque de trading haute fréquence, « en clair, le capitalisme dans sa forme la plus poussée », il s'est reconverti depuis dans le secteur de l'assurance mutualiste. Les virages à 180 degrés comme le sien sont fréquents après un attentat. Près de 25 % des membres de Life for Paris se sont reconvertis depuis 2015. « Après avoir vu d'aussi près la fragilité de la vie, on est en recherche de sens », assure Arthur Dénouveaux. « Aujourd'hui, je dirais que je suis le même, mais en plus intense. »

Comment accueille-t-il le fameux « Vous n'aurez pas ma haine » d'Antoine Leiris ? « Cette phrase, c'est un peu un phare dans la nuit. Un phare auquel revenir en permanence même si, par moments, le chemin peut être sinueux. » Car il en est sûr, « si vous baissez la garde, la haine peut vous rattraper ». Les convictions – même les plus enracinées – peuvent rompre aux confins de la douleur. Et le trentenaire de se remémorer une conversation récente : « L'autre jour, un journaliste de Charlie Hebdo me confiait que, pendant le procès (des auteurs de l'attentat ayant visé le journal en janvier 2015, NDLR), il lui était arrivé de souhaiter la mort des accusés. Et ce, alors même qu'il est profondément opposé à la peine capitale ! »



J. BALAGUE POUR LA CROIX L'HEBDO

« Après avoir vu d'aussi près la fragilité de la vie, on est en recherche de sens. Aujourd'hui, je dirais que je suis le même, mais en plus intense. »

Oui, le désir de vengeance peut submerger les victimes. Et qui oserait leur en faire grief ? Elles ont suffisamment enduré sans devoir, en plus, faire preuve d'un surcroît de dignité. « Un attentat terroriste n'oppose pas les méchants aux gentils mais les méchants aux gens... avec leurs hauts, leurs bas, leur grandeur, leur lassitude, etc. », rappelle Arthur Dénouveaux, auteur de *Victimes, et après ?* (3). Stéphane, lui, est bien décidé à en découdre avec l'image de la victime comme figure de pureté. « Moi, j'ai perdu mon frère le 13 novembre et, oui, j'ai la haine contre les types qui ont fait ça, assume-t-il. Et alors ? Faudrait que je m'excuse ? » On l'écoute, mais c'est avant tout la douleur de ses parents qu'on entend : « Être blessé au Bataclan, c'est une épreuve, ●●●

Arthur Dénouveaux, présent lui aussi dans la salle de concert ce soir-là, s'est engagé rapidement dans la vie associative. Il est aujourd'hui le président de Life for Paris.



Georges Salines a perdu sa fille au Bataclan. Il est devenu un interlocuteur privilégié des autorités et des médias.

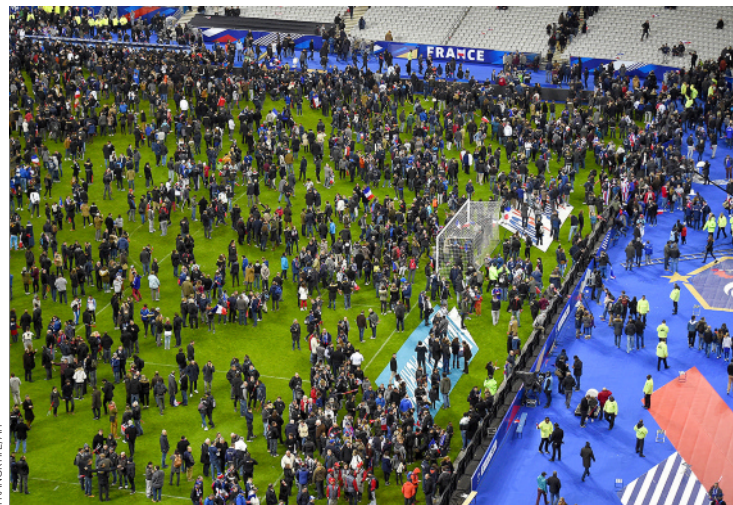
J. BAUGUE POUR LA CROIX L'HEBDO

« L'important n'est pas la vengeance, mais l'efficacité. Comment se protéger durablement ? C'est la seule question qui vaille. Et le témoignage des proches des victimes peut être une partie de la réponse. »

●●● *je ne dis pas. Mais survivre quand on a perdu son gosse là-bas, c'est encore autre chose. Et cette épreuve-là, elle dure toute une vie.* » La discussion s'étire, pleine de douleurs inflammables. Elle finit par s'apaiser, comme si la haine se fatiguait. Le trentenaire se retire sur ce constat, si juste : « On nous répète en permanence qu'il faut réussir à "faire quelque chose" de notre souffrance, mais tout le monde n'en a pas les moyens. » La mâchoire crispée, il ajoute : « On n'est pas tous des Antoine Leiris ou des Georges Salines. »

Porte-drapeau des victimes

Dans le petit monde des victimes du terrorisme Georges Salines fait figure de symbole. Le 13 novembre 2015, il a perdu sa fille au Bataclan. ●●●



FRANCK FEE/AP

FOCUS

LES OUBLIÉS DU 13 NOVEMBRE 2015

Un attentat chasse l'autre. De nouvelles victimes viennent, bien malgré elles, reléguer les précédentes dans l'oubli. Celles de l'attentat du Stade de France (Saint-Denis, photo) et des terrasses parisiennes, le soir du 13 novembre 2015, ont le sentiment d'avoir disparu de notre conscience collective avant même d'avoir existé. Seul l'attentat du Bataclan, avec ses centaines d'otages et son huis clos étouffant suivi en direct par des millions de Français, semble avoir imprimé. « Parfois, on me dit : "L'attentat du Stade de France, c'est lequel déjà ?" », s'étrangle Sophie Dias, qui y a perdu son papa, tué par la ceinture d'explosifs de l'un des kamikazes. Les circonstances de la mort de son « papa poule », comme elle l'appelle, rendent le deuil impossible. À l'Institut médico-légal, on a déconseillé à la famille de venir. Trop traumatisant. « On aurait vu quoi ? Un bras, une jambe ? » Si elle a tenu, ensuite, à rejoindre une association de victimes, « c'est pour qu'on n'oublie pas l'attentat de Saint-Denis ». Et c'est, encore une fois, pour déjouer l'oubli qu'elle assistera au procès. « Pour continuer à parler de Papa. » Même sentiment de relégation du côté de Marko, visé alors qu'il fêtait un anniversaire avec des amis au restaurant La Belle Équipe. Nul n'ignore que les djihadistes ont ciblé plusieurs terrasses de la capitale avant la salle de concert, mais sans forcément mesurer l'ampleur des drames qui s'y sont joués. Les tirs de rafale ont certes été brefs, mais ils ont tué 39 personnes et fait 32 blessés graves. Alors quand le trentenaire doit rappeler à ses interlocuteurs ce que sont les attentats des terrasses ou qu'il entend parler de « génération Bataclan », cela le met hors de lui. « Franchement, c'est abusé de nous mettre de côté comme ça. » Ce soir-là, Marko a perdu un ami proche. Depuis cinq ans, il a tout en tête, « la scène, c'est simple, je la connais seconde par seconde ». Avec le temps, il assure toutefois avoir « passé le plus dur » et termine des études d'infirmier. Se targuant d'un mental d'acier – « je tiens ça du côté de ma mère » –, Marko concède toutefois être, par moments, rattrapé par cette maudite soirée du 13. « Il suffit d'un élément extérieur, un détail, et paf je replonge. » Mais il répète, tel un mantra : « J'ai passé le plus dur. »

Marie Boëtton

ENTRETIEN



« L'essentiel, pour la victime, est de sortir de l'impuissance et de la passivité »

Thierry Baubet, professeur en psychiatrie et codirecteur du Centre national de ressources et de résilience (CN2R), rappelle combien la reconstruction des victimes reste un processus complexe et non linéaire.

Comment expliquez-vous les réactions parfois très différentes d'une victime à l'autre face à un même événement ? Comment comprendre que certaines, des années après, présentent des troubles post-traumatiques et d'autres non ?

Plusieurs facteurs entrent en compte. À commencer par l'exposition de ces victimes à l'événement lui-même : certaines étaient certes sur les lieux lors de l'attaque mais ont pu échapper aux scènes les plus traumatogènes. On sait aussi qu'être retenu otage constitue un facteur aggravant. Ce fut par exemple le cas des victimes de l'attentat du Bataclan qui, à la différence de celles des terrasses, ont connu la captivité et l'attente toute une partie de la soirée du 13 novembre 2015. La reconstruction des blessés et des endeuillés diffère, elle aussi, bien évidemment. Et même parmi ces derniers, le fait de perdre un enfant constitue un choc à part, car au deuil s'ajoute le traumatisme de faire face à quelque chose d'inimaginable (survivre à la génération suivante).

D'autres facteurs ayant trait au profil de la victime entrent-ils en compte ?

Tout à fait. Les individus ayant été confrontés à de précédents traumatismes – violences physiques ou psychiques, parcours migratoire douloureux, agression sexuelle, etc. – développent plus fréquemment des troubles post-traumatiques. Ces expériences sont certes de nature très différente les unes des autres, mais toutes ont en commun la confrontation à la mort,

à la réification, au néant. Autre facteur clé : le soutien social. Être entouré de proches aimants et à l'écoute, mais aussi être inséré professionnellement, aide évidemment à se reconstruire.

Certaines victimes rejettent le terme même de résilience, y voyant une forme d'injonction à aller mieux. Qu'en pensez-vous ?

La notion de résilience est intéressante car amène à se pencher sur ce qui permettra à la victime de se reconstruire, mais le terme en lui-même est piégé. Il peut, en effet, être perçu comme une pression à aller mieux. On le voit d'ailleurs dans nos cabinets : certains patients ne font que donner le change vis-à-vis du monde extérieur... Le XX^e siècle nous en donne une parfaite illustration avec les trajectoires de Primo Levi et de Jorge Semprun. Le premier, auteur du célèbre *Si c'est un homme*, a longtemps été vu comme l'incarnation de la résilience après son expérience concentrationnaire... et il s'est finalement suicidé. Le second, à l'inverse, a été incapable, des décennies durant, d'évoquer sa déportation ; il n'a réussi que sur le tard, et magistralement, dans *L'Écriture ou la Vie*. La résilience n'est pas forcément là où on l'attend. C'est un processus complexe, pas toujours linéaire.

Certaines victimes peuvent éprouver de la colère, voire de la haine, vis-à-vis de leurs bourreaux. Comment accueillez-vous ces sentiments en tant que praticien ?

Comme ils viennent. Ils ne sont ni bien ni mal en soi. Nous ne portons pas de jugement moral sur ce genre

de sentiments. Ce qui est fondamental, en revanche, c'est de mettre des mots sur ce ressenti. Toute la question, ensuite, est de savoir ce qu'on peut en faire.

Il s'agit en effet d'éviter plusieurs écueils. Éviter, d'abord, que cette colère ou cette haine n'évolue vers une forme de destructivité globale, voire que la victime la retourne contre elle-même. Il faut ensuite éviter que de tels sentiments ne l'empêchent de sortir de son statut de victime. L'essentiel, pour elle, est en effet de sortir de l'impuissance et de la passivité. Or on ne le peut qu'en cessant d'être le jouet de ses émotions. Certains y arrivent et réussissent, à partir de ce vécu traumatique, à se tourner vers l'essentiel, à se tourner vers l'autre...

La proximité du procès risque-t-elle de raviver la douleur ?

C'est sûr. Le procès durera jusqu'au printemps prochain ; les victimes réentendront donc régulièrement parler des attentats dans les médias. Ce sera particulièrement dur pour ceux qui, jusqu'ici, avaient tenté de mettre la poussière sous le tapis. Cette étape judiciaire doit d'ailleurs inciter les victimes qui ne l'auraient pas fait à se faire aider. Une enquête – menée fin 2016 – avait montré que la moitié des victimes des attentats de novembre 2015 n'étaient pas suivies... Tous ceux qui, cinq ans après, présentent des symptômes persistants devraient absolument consulter.

Recueilli par Marie Boëtton

●●● Lola avait 29 ans. Quelques semaines plus tard, son père est propulsé à la tête de l'association 13onze15, devenant l'un des interlocuteurs clés des autorités mais aussi des médias. Tous saluent alors son courage à monter en première ligne dans ce moment de détresse absolue. « *C'était un dérivatif aussi. Avoir quelque chose à faire. N'importe quoi. N'importe quoi plutôt que se retrouver face à la douleur* », tempère-t-il.

Cinq ans plus tard, il continue de témoigner. « *L'important n'est pas la vengeance, mais l'efficacité. Comment se protéger durablement ? C'est la seule question qui vaille. Et le témoignage des proches des victimes peut être une partie de la réponse.* » Il intervient ainsi en milieu scolaire mais aussi, prochainement, en prison dans le cadre d'un programme de prévention de la radicalisation violente. Il pourrait alors se retrouver nez à nez avec des condamnés pour terrorisme. Pas simple, mais Georges Salines assume : « *Il faut bien savoir comment ces parcours se sont construits pour savoir sur quel bouton appuyer afin de mettre fin à tout cela. Il n'y a rien de Bisounours là-dedans.* »

Éprouve-t-il, par moments, de la haine contre ceux qu'il lui arrive d'appeler « *ces petits cons sanguinaires* » ? Jamais. « *Je soutiens tout ce qui peut éradiquer le terrorisme mais je ne parviens pas à identifier un objet concret à haïr. Il n'y a personne que je voudrais voir souffrir : je ne crois pas aux vertus de la souffrance* », écrivait-il, il y a quatre ans, dans *L'Indicible de A à Z* (4). Il pense toujours de même. Sa posture tient aussi du choix tactique : « *Les terroristes pensent en termes apocalyptiques, ils frappent pour déclencher une guerre de religion. Je refuse d'entrer dans ce jeu-là.* »

Exit, donc, tout désir de vengeance. Alors quoi ? « *J'éprouve une infinie tristesse devant cette absurdité. Devant tout ce gâchis.* » Devant ce scandale absolu qu'est la mort d'un enfant. Flanchet-il, parfois ? « *Oui. Devant de très beaux paysages. Là, je me dis que Lola ne pourra plus les voir. Ça, c'est dur.* » Il se tait et sourit, le regard au loin. On l'imagine, au pied du ciel, s'émerveiller de l'horizon tout en pleurant sa fille. « *C'était une très belle personne, vous savez. Elle pouvait appeler le Samu pour aider un SDF dans la rue... Vous voyez le genre ?* »

Pas de haine certes, mais « *le pardon, ça non* », prévient-il. Un refus qui fait écho à celui des autres victimes. « *Le pardon, non. Mais la justice, oui* », nuance-t-il, évoquant le procès à venir. Pas de pardon en vue, non plus, du côté d'Aurélia Gilbert. « *En revanche, je crois en l'État de droit*, martèle-elle. *Je crois au prononcé de peines justes et j'accepterai que les accusés, une fois leurs peines purgées, reprennent une vie normale. C'est déjà bien, non ?* » ●

(1) Mon Bataclan. Vivre encore, Lemieux, 48 p., épuisé, et La Morsure, Belin, 48 p., 17 €

(2) JC Lattès, 120 p., 15 €

(3) Avec Antoine Garapon, Gallimard, coll. « Tracts », 48 p., 3,90 €

(4) Seuil, 240 p., 17 €



Un documentaire

13 novembre.

Fluctuat nec mergitur

Ce magnifique documentaire, signé des frères Gédéon et Jules Naudet, est visible sur Netflix. Séquencé en trois épisodes, il donne la parole aux victimes des attentats du 13 novembre 2015, aux pompiers, aux médecins et aux politiques, avec sensibilité et sans jamais céder au voyeurisme.



Un livre

Vous n'aurez pas ma haine

Antoine Leiris, auteur du fameux post Facebook « Vous n'aurez pas ma haine » relate, dans un ouvrage bouleversant, la vie après la perte de sa femme assassinée au Bataclan. On découvre l'homme derrière le slogan, et l'extrême difficulté à se reconstruire et à « faire famille » après.

Le Livre de Poche, 128 p., 3,90 €

Un site

Le programme « 13 novembre »,

porté notamment par le CNRS et l'Inserm, étudie la façon dont les victimes de l'attentat ont intégré l'événement à leur vie, leurs éventuels troubles post-traumatiques, etc. En un mot : la façon dont la mémoire de ce moment charnière s'est construite et a évolué ensuite. Et cela pendant douze ans. Mais ce n'est pas tout. Les recherches portent aussi sur l'articulation entre mémoire individuelle et mémoire collective. Les comptes rendus de ces travaux sont accessibles en ligne. memoire13novembre.fr



Un podcast

13 novembre. L'enquête

Sous la houlette de la journaliste Sara Ghibaudo, cette enquête audio signée France Inter reconstitue l'ensemble des investigations menées autour des attentats. Au total, neuf épisodes d'une demi-heure chacun. Très pro, très précis sans être trop technique. franceinter.fr